

La collection *Retour au réel* accueille toutes les bonnes âmes à la dérive qui trouveront dans l'étonnant décalage entre la promotion marchande du meilleur des mondes par d'autres et leur expérience réelle du pire, une inspiration pour les siècles à venir. Révéler pratiquement, sous la forme de témoignages en situation, le potentiel comique d'une société qui barbote tragiquement dans l'irréel, voilà l'idée. (H.B.)

À paraître:
Homo erasmus, Léos Van Melckebeke.

Éditions dasein — Paris,
Circolo Palmer Eldritch — Lugano.

<http://dasein.biz>

Texte: © Harold Bernat.
Correction: Catherine Heitzmann.
Conception graphique, police de titrage
et impression: dasein et Antoine Dupuy.
Dépôt légal: 4^e trimestre 2012.
Isbn: 978-2-918543-08-4.

Diffusion/distribution:
R-diffusion — Strasbourg.
<http://r-diffusion.org>

8 EUROS / 10 CHF



Circolo Palmer Eldritch / Lugano
Éditions dasein / Paris

<http://www.dasein.biz>

La suite est mémorable. À la sortie du bourg, les cyclos prennent à droite, une large descente, un petit raidillon avant de retrouver sur le bord de la route les panneaux bariolés du Couvent alternatif. Le jeudi, au Couvent, c'est la journée du porc. Nous ne sommes que mardi. Sous la pluie de Bretagne, alors que le soleil commence à décliner, le cyclo réalise qu'il a fait une boucle, une « camlez » dans le jargon technique. Une camlez, pour désigner le bégaiement circulaire, le dérisoire radotage de la créature stagnante. Le retour névropathe de l'adulte sénile aux collections de sa petite enfance, c'est une camlez. Une camlez, le millième « je t'aime » de l'amant fatigué à la gentille Yvette au thé dansant de Morlaix. Camlez encore le pot de la rentrée, l'apéro de sortie, le cycle de la vie, l'importance de l'Europe et le retour des moules. (*Extrait*).

Harold Bernat est agrégé de philosophie et enseignant.

Harold Bernat

L'œil du cyclo

L'œil du cyclo

Harold Bernat

Critique de la raison motorisée

Retour au réel

une édition dasein
& Circolo P. Eldritch

Harold Bernat

L'œil du cyclo

Critique de la raison motorisée

À Jean et Clément, rescapés solitaires
d'une génération d'endives motorisées.
À ma femme Chloé, mon tandem.

- 4. – NOUS DÉCLARONS QUE LA SPLENDEUR
DU MONDE S'EST ENRICHIE D'UNE BEAUTÉ
NOUVELLE: LA BEAUTÉ DE LA VITESSE.
UNE AUTOMOBILE DE COURSE AVEC
SON COFFRE ORNÉ DE GROS TUYAUX TELS
DES SERPENTS À L'HALEINE EXPLOSIVE...
UNE AUTOMOBILE RUGISSANTE, QUI A L'AIR
DE COURIR SUR DE LA MITRAILLE, EST PLUS
BELLE QUE LA VICTOIRE DE SAMOTHRACE.**
- 5. – NOUS VOULONS CHANTER L'HOMME QUI
TIENT LE VOLANT, DONT LA TIGE IDÉALE
TRAVERSE LA TERRE, LANCÉE ELLE-MÊME
SUR LE CIRCUIT DE SON ORBITE.**

Manifeste du futurisme, (Le Figaro, 20 Février 1909).

1. Ce qu'il faut prescrire aux amateurs de bagnoles, aux érotomanes de grosses cylindrées, à toutes ces feignasses, c'est une bonne cure de cyclo, pourquoi pas sur les routes de Bretagne. Pourquoi la Bretagne? Anthropologiquement parlant, par l'effet conjugué des masses nuageuses et des courants marins, la Bretagne est d'emblée sélective. Exclu, le petit cadre frustré qui bourre comme un âne aux heures d'affluence avec sa Twingo rouge pour ne pas rater l'ouverture de Valras-Plage. Exclu encore, le branleur héliotrope casqué pétaradant dans son jus sous un soleil de plomb, la dinde toulousaine tartinée à l'arrière d'un 4x4, le cochon de lait pour paillotes ensablées garé sur trois places, la bourrique retraitée, sa bourgeoise fripée et la capote qui va avec. Il s'entend que ces exclusions ont valeur statistique, rien de plus. Vous sentirez peut-être, au hasard d'une voie express peu propice au cyclo (la DDE s'en goudronne), le souffle de ces héros de l'été. En Bretagne moins qu'ailleurs, voilà tout.
2. Oui, le cyclo, disons le vélo chargé d'une maison en toile, d'un lit en mousse et de quelques vivres, ça fait mal au cul. N'accusez pas trop vite la selle, mais plutôt la modernité dans son tout, aussi mollasse que ces canapés en faux cuir de *Maisons du monde*. Faire du cyclo, c'est d'abord comprendre que le cul ça s'éduque, comme le reste. Et ne croyez pas trop vite le vendeur de shorts en mousse, de moules périnée et autres couches pour adultes consentants, le vélo ça fait mal au cul, très mal les premiers jours, encore plus mal les premières heures.
3. Passées les toutes premières minutes d'extase, les premières sensations de liberté à la sortie du train dans un faux plat descendant, vient la première montée. C'est aussi l'occasion pour le cyclo (appelons désormais «cyclo» le bipède sans plumes qui pédale chargé sur des routes hostiles) de prendre réellement conscience de la pesanteur de sa charge et du sérieux de son effort. Faisons, par simple curiosité, le tour de sa besace. À l'avant, au milieu du guidon, une petite sacoche molle remplie d'objets divers: des gants troués au bout des doigts, une carte de Bretagne, un kit réparation à trois euros, un gel «coup de fouet», un tendeur, un porte-monnaie, les clés du cadenas parce qu'en Bretagne comme ailleurs, au mois d'août, ça fauche. Sur les côtés de la machine, à l'arrière, deux grosses bourses. Dans celle de droite, un encombrant duvet, un nécessaire de toilette, une gourde, une chaussure, une assiette

en plastique, *Par-delà bien et mal*, un gobelet, un couteau suisse, du papier cul (sous une forme encore cylindrique), un pull, quelques chaussettes et trois slips; dans la bourse de gauche, l'autre chaussure, un jean en boule, une chemise, des tee-shirts, une autre gourde, encore un pull, une paire de tongs, un coussin gonflable, une pompe, du sel, du poivre, une boîte-cuisine, l'appareil photo. Boudinée entre les bourses latérales, la tente achève l'édifice. Armé de ce paquetage, le cyclo est censé tenir deux semaines, par tous les temps, sur toutes les routes, de l'aube au coucher. Il porte sa maison, son lit, sa cuisine, sa salle de bain, ses WC, ses habits, ses slips, son dentifrice dans quelques litres de sac. L'ensemble avoisine les vingt kilos.

4. Porter soi-même son habitat, l'idée est déjà passablement critique. Qui connaît mieux que le cyclo – à l'exception du marcheur – le poids de sa demeure? Que signifie d'ailleurs le mot «autonomie», quand le recours à d'autres est nécessaire pour porter ses effets personnels, son paquet, son tas, toute cette matière ignorée les jours ouvrables et sans laquelle nous dormirions sous la pluie, gelés, l'haleine rude et le cul sale? Ce principe simple – je suis ce que je monte en haut de la côte – élimine un bon nombre d'activités estivales aussi vaines que puantes: labourage d'un champ de blé en quad, jet ski dans le bassin d'Arcachon ou descente en rafting une fois l'embarcation dûment tractée par un pick-up en amont de sa chute. Dans un coffre de voiture, la crème solaire en litres, la chaise de plage, le gel-douche au kilo ne font souffrir personne. Sans parler du parasol, des boules de pétanque, des magazines torche-neurones, des serviettes de bain 140 sur 280 et autres... Sur le vélo, au contraire, tout se paie comptant. Une sorte d'équivalent en souffrance physique des kilogrammes de vacuité matérielle que l'on fait transporter chaque saison par diverses machines automotrices s'établit dès les premiers coups de pédales.
5. Aussitôt sur la selle, bien lesté, le cyclo éprouve une sorte de métamorphose socio-politique. Dans une société où la légèreté d'un billet vous soulage des plus lourdes peines, vous voici soudain dans un autre monde: ici on ne paie pas, on porte. Dans ce nouveau monde, c'est d'un effort physique que dérive la plus-value. Le blanc-bec, frais émoulu d'une école de commerce option *marketing de soi*, aura beau sautiller sur sa selle en prétextant qu'il apporte

une valorisation sociale justifiant, en retour, le transport de son papier cul en haut de la côte par un autre que lui, risque, à terme, de se faire dessus. Difficile de se vendre après ça. Dans ce nouveau cadre, en effet, la plus-value se mérite: pour économiser les dix euros de bus, de train ou de pétrole, il s'agit de l'escroquer, non pas à son semblable mais à ses propres guiboles. Ce léger transfert change tout. Étant donné que nos forces sont limitées, de par la nature même de notre corps, l'escroquerie en question trouve rapidement ses limites et l'ascension s'arrête. La crampe ou l'expression bien comprise d'une lutte des classes entre sa cuisse et son mollet gauche.

6. Voici donc notre cyclo en route. Ce métayer s'aperçoit très vite qu'il ne saurait être le propriétaire de la voirie. Sur la route, en effet, le moteur fait la loi et le lui fait savoir. Il aimerait se faire discret, le cyclo, sur son bas-côté, entre herbe et asphalte, à peine existant. De quel droit d'ailleurs ose-t-il entraver la fluidité du trafic, provoquer des bouchons, des ralentissements? Alors il se serre, accumule les excuses, se tasse sur le côté. Il va même jusqu'à accélérer, le naïf, comme si deux coups de pédales de plus pouvaient éliminer l'engorgement. Mais plus il se tasse plus il se fait tasser, plus il se comprime plus il risque la compression, plus il accélère plus il sent derrière lui que les moteurs s'affolent. Vient le moment du dépassement. Pointillés, ligne continue, discontinue, absence de ligne, avec ou sans clignotant, à cinquante ou à cent, l'enfumage du dépassement est inévitable. Bien sûr, le cyclo peut retarder l'échéance, donner des coups de guidon, feindre l'évanouissement, oser l'écart brusque, prendre de l'aisance à l'occasion d'une descente, balancer des œufs de caille. Rien à faire, l'attente du dépassement n'est jamais très longue. La feignasse motorisée est toujours sûre de ses droits. C'est que le consommateur de bitume, le mammifère en caisse doit passer, c'est une loi du progrès. Même un goéland mazouté ou une crevette de Louisiane sait cela: on n'arrête pas l'écoulement du progrès. Attention, aucun dépassement n'est anodin, chacun porte sa petite statistique mortelle, son risque d'accident fatal, son coefficient de traumatismes crâniens, son pourcentage d'hémiplégies. D'où la légère poussée d'adrénaline qui accompagne ce moment chronique de la vie du cyclo sur la route: le dépassement par la bagnole et autres dérivés plus ou moins volumiques.

7. La première heure de pédalage apporte son lot de désillusions. Alors qu'il croyait avoir parcouru une bonne distance, confondant encore minutes et kilomètres, le cyclo s'aperçoit que les neuf dixièmes de la première étape sont encore à couvrir. Les cartes routières, pour l'amateur cyclo, concentrent tous les fantasmes. À la main, d'un geste ample sur la surface plane, il évaluait le matin même la distance qu'il pouvait couvrir en un jour. Sur un bord de route, dans la pauteur d'une voie dite « express » (pour le cyclo, plus ça pue et plus les dépassements sont fréquents et périlleux), il déchanté. En changeant de monde, en passant d'une plus-value à l'autre, le cyclo a aussi changé de temporalité : tout est plus long, plus lent, plus dur. Comme si la terre se bosselait exprès pour dissuader quiconque de la parcourir réellement. Le premier dilemme : continuer sur la voie nauséuse, dans les vapeurs de fioul et les statistiques élevées de traumatismes crâniens, ou prendre la première à gauche, la petite route blanche dans le maïs qui, une fois jointe à la seconde puis à la troisième un peu plus loin, doublera au bas mot la distance à couvrir ? Bien sûr, il n'existe aucune réponse simple à ce dilemme. Parmi tant d'autres paramètres : la direction du vent, l'allure du ciel, l'heure de la journée, la distance restant à parcourir, la quantité d'eau, autant de considérations qui, pour le motorisé, se réduisent à une seule, autoritaire et décidée : « On s'arrête à la prochaine station-service, silence les enfants. » L'idée que le « on », autant dire le moteur, n'arrive jamais à destination ne signifie rien dans cet univers de sens unique.
8. Ne soyons pas ingrats, le cyclo traîne aussi dans son sillage un capital sympathie non négligeable. Certains motorisés redoublent le dépassement d'un humour compassé : « Attention aux limitations de vitesse ! » emporte les suffrages. Le cycliste – un cyclo non amputé dans son effort par le poids de ses bourses – le salue parfois d'un bref hochement de tête. Hommage fugace de la vitesse relative à la relative lenteur. Pourtant les différences ne trompent pas. À la différence du cyclo, le cycliste s'épile, arbore fièrement des maillots bariolés aux couleurs criardes des plus insignifiantes enseignes d'assurance ou de bricolage. Les vaches enfin, dont le regard vide décuple dans une côte le sentiment de solitude et d'absurdité d'un effort dérisoire, dans un temps où d'aucuns accusent le TGV de ramer sec entre Rennes et Morlaix.

9. Avant de profiter de l'étanchéité d'une toile de tente au voisinage d'une bande de crétins avinés dans un camping municipal pour petites bourses, le cyclo, heureux mais usé par tant d'aménagement du territoire, se doit de débarrer son équipement. La tente, déjà humide, le duvet moite et le tapis de sol sont les premiers sortis. Puis vient la boîte-cuisine dans laquelle les restes du midi se mélangent aux restes de la veille, le tout dégagant des effluves digestifs. Dans ce chaos, il n'est pas rare de ramasser les résidus juteux d'un fruit mou. Les doigts dans la compote, le ventre lourd, le cyclo défait de sa monture se décide enfin à faire le tour de son point de chute.

10. Partie de Saint-Lô en fin d'après-midi, l'équipée échoue à Avranches en début de soirée dans ce qu'on appelle dans le jargon un « camping écolo ». Une Anglo-Bretonne invite à prendre place dans son jardinet botanique. Plantes diverses, serres branlantes, mousses variées, crottins de poney, toilettes sèches : le paradis de l'alternatif sur catalogue. Ici ou là, des caravanes laissées à l'abandon, des jouets d'enfant faussement perdus. Au bout du crottin, le poney. Possibilité, contre cinq euros, de repartir avec un pot de menthe, un mini-cactus, une botte d'oignons. Le terrain le plus plat, c'est celui de l'enclos. Les cuisses lourdes, l'œil un peu vide, les cyclos installent donc leurs abris mous sur le terrain locatif, repoussant pour dégager l'espace quelques bouses avec les sardines. Durant la nuit, le poney modifiera le relief de la zone.

11. Les nuits du cyclo autonome ne sont jamais de tout repos. La question de l'oreiller par exemple. Quelques jours avant le départ, anticipant ses futures mauvaises nuits, le cyclo avait investi quatre euros dans un oreiller de la marque Quechua, marque bien connue des campeurs amateurs. Cette marque, en situation de quasi-monopole, ce Microsoft du logement d'infortune, propose à la vente toute une gamme de produits mous : murs, lits, oreillers, commodes, vérandas. À ce rythme, ce bric-à-brac de l'installation instable, au capital encore plus florissant que les serres payantes des jardins écolos sur les hauteurs d'Avranches, crise du logement aidant, aura bientôt ses villes : Quechua-les-Lys, Quechua-sur-Mer, Tarascon-les-Quechua, Quechua-les-Deux-Églises. Rigueur oblige, la mairie Quechua, dôme dix places avec tribune gonflable ; l'école Quechua, vaste auvent, trousse latérales, alcôves

récréatives; la prison Quechua, aucune ouverture, asphyxiante, aux normes des soutes à bagages. Sur son oreiller gonflable, la tête ballottée, flottant sur un placenta de PVC souple à quatre euros, les pieds dans l'humide, du sable dans les interstices, le cyclo cauchemarde. Le président Quechua, grand souffleur de vide, et sa poupée Quechua, blonde, brune ou bleue fluo. Les ministres jetables Quechua, l'administration Quechua, pliable; l'Éducation nationale Quechua qui se monte en deux secondes et se démonte à grands coups de tatanes dans les sardines; la retraite Quechua, trois places, mais qui peut aussi convenir pour cinq. Le réveil Quechua s'accompagne d'une augmentation thermique brusque de l'habitacle, d'une bouffée d'angoisse et d'un gonflement anormal des orbites. L'air fétide et l'odeur de pieds agrémentent, au point du jour, les effluves chimiques du plastique qui travaille au soleil. Fourbu, le cyclo réalise que la journée ne fait que commencer.

12. Pas de café. Un des cyclos cueille, à la fraîche, quelques brins de menthe qu'il infuse dans un fond d'eau tiède. Par association simple, la vessie comprimée, une discussion s'engage sur l'importance des toilettes sèches et les méthodes de récupération du compost. Toilette, brossage de dents, démontage des tentes, bourrage des sacs, réglage des tendeurs. La taulière du jardinet invite individuellement au regroupement pour payer. Le cyclo serait-il un tantinet suspect? Une fois enfilée la guenille moulante, cette coquille spongieuse de l'entrecuisse, passé l'échauffement sommaire des muscles cyclomoteurs, vient l'heure de l'addition. La nuitée dans le fumier sur sol dur en compagnie du poney fumant revient à huit euros la tête. Un sommet sur les côtes de Bretagne, avec vue sur le Mont. Mais ce n'est pas tout. Juste avant de quitter le jardinet pseudo-sauvage, pseudo-libertin, pseudo-gratuit, un cyclo en manque demande à la pseudo-Bretonne un peu de café pour la route. La vieille radio des années 1960 posée nonchalamment sur la table de jardin, le décor chargé de touffes séchées aux odeurs lascives, l'assemblage bariolé d'objets moisis, tout cela annonçait le don, l'amour et le partage. Que nenni. La taulière du jardinet, des eaux et terrains vagues, versera dans un gobelet incertain le fond de sa casserole, un jus noir peu ragoûtant. Sur les trente euros laissés sur un comptoir à formes coloniales, informe par bien des aspects, il ne reste que quatre euros. Faites le compte: trois nuitées et un fond de café tiède facturé

deux euros en toute simplicité écolo. Alors, osons le dire au risque de choquer les bonnes âmes du commerce vert: d'Avranches à Ouessant, combien de mères courages, la quarantaine passée, le moutard casé, ont fait pousser au fond de leur jardinet privatif quelques grosses mottes de pâquerettes alternatives pour piéger, entre chien et loup, le cyclo épuisé en fin de cycle? Combien d'opportunistes de la touffe ont su agrémenter leur résidence secondaire d'un salon de thé, d'une épicerie équitable, d'une plantation d'argousiers au détail? Cyclo gogo, une rime riche pour les châtelaines de la graine.

13. C'est reparti, depuis Saint-Lô, direction Saint-Malo via le Mont-Saint-Michel. Face au vent, un chapelet de saints. Après une longue descente, le petit convoi cyclo s'engage sur une route côtière. Voitures, caravanes, camping-cars, motos, toute une farandole s'excite en frôlant les sacoches pour rejoindre au plus vite la digue ensablée du Mont, son parking géant, ses masses profanes de fidèles de la saucisse-frites et des biscuits au beurre. Au feu suivant, criant victoire, les cyclos savourent le sel d'une jouissance méritée: le dépassement, entre deux bouchons de cire humaine et de gras doubles, des mêmes qui klaxonnaient quelques centaines de mètres en amont. S'ils le pouvaient, ces vaincus du quantitatif faucheraient groupe et sacoches sans sourciller d'un violent coup de volant latéral.
14. Retour à la baie. À l'eau le projet de désensablement, à la flotte l'idée d'un pont avec navette, au bouillon de la mère Poulard le projet insulaire est en cours. Sur la digue, le cyclo stressé par les hordes nippones qui n'iront pas plus loin, se voit contraint d'osciller péniblement sur la bande d'arrêt d'urgence afin d'éviter les divers débris de pneus, boulons, déchets en tous genres. Le 8 août, le Mont-Saint-Michel ressemble à la station de métro du même nom à laquelle on aurait retiré le couvercle. Il ne manque qu'un immense coffrage de verre équipé d'une soufflerie intégrée qui cracherait toutes les heures une neige synthétique, quelques faux moines bridés et une animation sables mouvants. À part ces détails, tout est bon: le ticket des quatre musées pour le prix d'un, la visite festive des cachots, l'omelette de la mère Poulard, écœurée de longue date par le prix des œufs sur l'île, flottant dans la crème touristique de l'obsécénité motorisée. Pour le cyclo, le cul meurtri, l'ascension pédestre est tout de même douloureuse.

15. La fuite s'organise en direction de Saint-Malo. La logique reste invariablement la même: éviter le reflux, les voies express et les mauvaises chicanes. Un peu d'eau à Pontorson, le temps de filer dans le maïs et d'affronter un vent qui contraindrait un colibri, pourtant habile en l'air, à reporter *sine die* l'heure de ses copulations. Une méthode: rouler groupés. Pour conjurer la monotonie du paysage sur ce tronçon, observation du bas-côté. En règle générale, compter dix mètres entre chaque déjection plastifiée, canettes, paquets de cigarettes, emballages variés. Dans un double virage: un emballage de glace dite «MacDo», deux emballages d'hamburgers, un emballage translucide de salade. Étrange, l'individu motorisé a commencé par les glaces. Si l'on suppose qu'il roulait dans le même sens que nous, corrige le cyclo du milieu en train de sucer froidement la roue du premier.

16. Il paraît que Cancale est une ville charmante. En cyclo, les choix sont souvent guidés par l'évaluation en situation des limites physiques atteintes à un instant donné. Là même où la motorisation conjure la finitude ontologique de la créature souffrante, le pédalage la lui rappelle à chaque faux plat – formule d'ailleurs inepte pour dire une vraie côte. En vertu de ce principe simple, Cancale restera sur la droite, direction Saint-Malo par la voie semi-express. Cette décision sacrificielle, après concertation stressante sur le bord de route, sorte de castration collective sous l'égide du principe de réalité, tranche forcément dans le vif d'une époque gavée de *Yes we can*. À cet instant précis, sur le bord de la route, mais sans les rames: *they cannot*. Juste retour de la finitude dans la conscience lucide d'une décision rigoureusement adéquate au corps propre. Que tout cela échappe à l'ado fumé tripotant sa console derrière la voiture de papoune fonçant dare-dare sur Cancale par la voie express, qu'importe.

17. Le cyclo, ce parasite de la voirie, n'existe pour aucun panneau de signalisation, pour aucune limitation de vitesse, pour aucun signal de ralentissement. Bientôt, la législation aidant, il devra même, non content de porter sa misère humide et fripée d'une destination à une autre à la force du mollet, s'affubler de ridicules maillots jaune fluo, de casques clignotants et autres nécessités routières. Pour plus de sécurité? Ne connaissez-vous pas un cyclo qui a fini